



ÉRIC DECOUTY

La femme de pouvoir

Années 1970

L'ombre noire
de la Rouquine



EN VUE
Littéraire

Belles de l'ombre

ÉRIC DECOUTY Plongée fascinante dans la France pompidolienne avec un policier de la brigade mondaine.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

POMPIDOU est malade, Paris est éventré. On est en 1973. À la place des Halles, un trou béant. La tour Montparnasse sera bientôt inaugurée. Le front de Seine est en construction. Le Palais des congrès et sa tour attendent d’ouvrir. Ici et là, des grues gigantesques. Elles ont l’air de surveiller l’enterrement d’un monde et l’avènement d’un autre. En réalité, ces gratte-ciel de verre et d’acier ne sont que des prémices. Le pouvoir réside encore derrière les portes cochères des vieux immeubles en pierre – ministères, DST, SDECE, PJ. Avec des succursales dans des hôtels de passe. Et c’est au fond des bistrots, autour d’un ballon de blanc ou d’un cognac, dans la fumée des Gitanes, que s’échangent informations et consignes officieuses. Une époque où l’on sait deviner ce qui lie un homme et une femme à la façon dont l’un allume la cigarette de l’autre.

C’est ce monde disparu, où politiques et policiers entretenaient des liaisons dangereuses avec le crime, quand la brigade mondaine fichait députés, ministres et avocats grâce aux rapports des proxénètes et des prostituées, que chronique Éric Decouty dans un formidable roman, *La Femme de pouvoir*, premier tome d’une trilogie sur les années 1970. Spécialiste des enquêtes politico-financières, il a remis son tablier de journaliste et commencé une nouvelle vie de romancier. Parce que ce genre permet de décrire la réalité de façon plus fouillée et exhaustive que ne le pourra jamais un article de pres-

se, dit-il. Nourri de romans noirs – David Peace, Thierry Jonquet, Jim Thompson, Hervé Le Corre, etc. –, il pourrait reprendre à son compte ce que dit James Ellroy : « *Je ne suis pas un écrivain, je suis un historien.* »

Miroir sans tain

Son héros est un jeune flic récemment intégré à la brigade mondaine, ombrageux, maladroit. Simon déteste ce métier. Mais il a une revanche à prendre contre les assassins et ceux qui les laissent courir. Sa mère, prostituée occasionnelle, a été tuée en 1951 lorsqu’il avait 5 ans. Affaire classée. Sa grand-mère adorée a toujours esquivé ses questions : remuer la boue du passé n’avance à rien et c’est dangereux. C’est ce que lui serineront aussi tous ceux qu’il rencontrera au cours de l’enquête qu’il s’entêtera à mener jusqu’au bout. Simon n’est pas un chevalier blanc, il veut juste savoir. Sortir du flou. Faire la lumière.

Son enquête commence lorsqu’il apprend qu’une vieille prostituée blonde a été éventrée. Elle prendra un tour et une ampleur inattendus le jour où il croise devant les nouveaux locaux du *Canard enchaîné*, 173, rue Saint-Honoré, un commissaire de la DST. Celui-ci a été affecté à un service très secret, créé par l’Intérieur pour traquer les communistes, téléguisé dans l’ombre par Georges Albertini, ancien bras droit de Marcel Déat. Les anciens collabos sont alors nombreux dans la police. Ceux qui connaissent leur passé peuvent les faire chanter. Cela explique bien des compromissions

À tâtons, comme s’ils allumaient une bougie après l’autre dans les ténèbres d’une grotte sans fond, les

deux hommes vont remonter jusqu’à une femme dont on ne sait si elle épaula la police ou si elle la dirige. Moins connue que Madame Claude, mais plus puissante, Lucienne Goldfarb, juive, dite la Rouquine, règne sur un lupanar de luxe avec miroir sans tain, au 10 bis de la rue du Débarcadère. Déjà, sous l’Occupation, elle avait sauvé sa peau en jouant les indics. Elle est conseillée par un ancien résistant, avocat bien connu, celui de Ben Barka et des Marcovic, du *Canard enchaîné*, ami de Mitterrand... C’est la Rouquine d’ailleurs qui en mai 1981 financera le concert de Placido Domingo donné au Panthéon pour l’investiture du nouveau président. Mais ceci est une autre histoire.

Pendant 450 pages, en nous faisant suivre les tours et détours d’une intrigue qui monte en puissance, truffant son récit de détails vrais, Éric Decouty nous offre une promenade inoubliable dans le Tout-Paris pompidolien. Il y a dans ces pages un charme, une mélancolie qui ne désespère pas, une profonde lucidité sur la nature humaine, mais aussi de la tendresse pour elle. Et il y a de la noblesse, celle qui consiste à chercher la vérité, quand bien même on sait que les turpitudes continueront puisque derrière chaque coupable identifié on devine d’autres ombres. ■



LA FEMME DE POUVOIR
D’Éric Decouty,
Liana Lévi,
448 p., 22 €.





Sous Pompidou, politiques
et policiers entretenaient
des liaisons dangereuses
avec truands et proxénètes.
BENNNN - STOCK.ADOBE.COM

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **4460000**

Sujet du média : **Lifestyle**

Mode-Beauté-Bien être

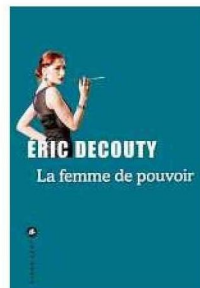


Edition : **Du 13 au 19 juin 2022**

P.11-11

Journalistes : **H.R.**

Nombre de mots : **6**



LA FEMME DE POUVOIR

d'Eric Decouty (Liana Levi)

Jeune policier à la brigade mondaine, Simon Kaspar a une revanche à prendre sur la vie depuis que sa mère a été assassinée lorsqu'il était enfant. Chargé d'enquêter sur le meurtre d'une prostituée, il pénètre les arcanes

du pouvoir et découvre l'influence d'une mystérieuse femme rousse qui dirige plusieurs bordels parisiens et informe des politiques... En s'inspirant d'un personnage réel, le journaliste à l'hebdomadaire *Franc-Tireur* brosse un portrait passionnant de la France de Pompidou dans ce premier tome d'une trilogie consacrée aux années 70. **H.R.**





CRITIQUES

ROMAN

La Vidocq en jupons

LA FEMME DE POUVOIR, PAR ÉRIC DECOUTY, LIANA LEVI, 448 P., 22 EUROS.

★★★★☆ En 1973, la Brigade des Mœurs dite la Mondaine, sorte d'Etat dans l'Etat, draine une réputation sulfureuse. Le jeune inspecteur Simon Kaspar intègre ses services, quai des Orfèvres, dans le but caché d'élucider la mort de sa mère, vingt ans plus tôt. Chargé de faire le jour sur un triple meurtre de prostituées, il



s'immerge dans un univers où barbotent flics véreux, politiciens, indics et truands. Une figure occulte domine ce marais visqueux, celle de Lucienne Goldfarb dite la Rouquine. Moins connue que Madame Claude mais plus puissante, cette « *Vidocq en jupons* » étend son empire des clandés aux plus hautes sphères du

pouvoir. Tous les gros dossiers de l'époque ont un lien avec elle, de l'enlèvement de Ben Barka à l'affaire Markovic. La tenancière détient des secrets qui datent de la guerre et la rendent intouchable. Tortueuse et palpitante, l'enquête d'Eric Decouty (*photo*) lève le voile sur les dessous peu chics des années Pom-

pidou. Manipulations, surveillance des rouges, écoutes clandestines au « Canard enchaîné », corruption et barbouzeries... L'auteur démystifie une période associée à l'insouciance supposée des Trente Glorieuses. Et met en lumière une authentique intrigante de Série noire.

CLAIRE JULLIARD



Famille du média : PQN
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1637000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales

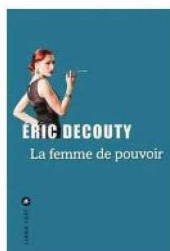


Edition : 15 juillet 2022 P.11

Journalistes : Hubert Artus

Nombre de mots : 127

Dans les sales draps de l'État



Roman. Second roman du journaliste Éric Decouty, *La Femme de pouvoir* nous replonge dans l'année 1973. Paris change alors de visage (un trou se creuse aux Halles, une tour est érigée

à Montparnasse), et le proxénétisme impose encore ses règles au milieu de la nuit. Un jeune flic de « la mondaine », qui enquête sur des meurtres de prostituées, se trouve bientôt confronté aux sales affaires des hautes sphères de l'État. Mais aussi à son propre passé : la figure de sa mère, à la vie dissolue, tuée il y a vingt ans. Un subtil roman à clés. **Hubert Artus**

« **La Femme de pouvoir** », d'Éric Decouty, **Liana Levi, 448 p., 22 €.**



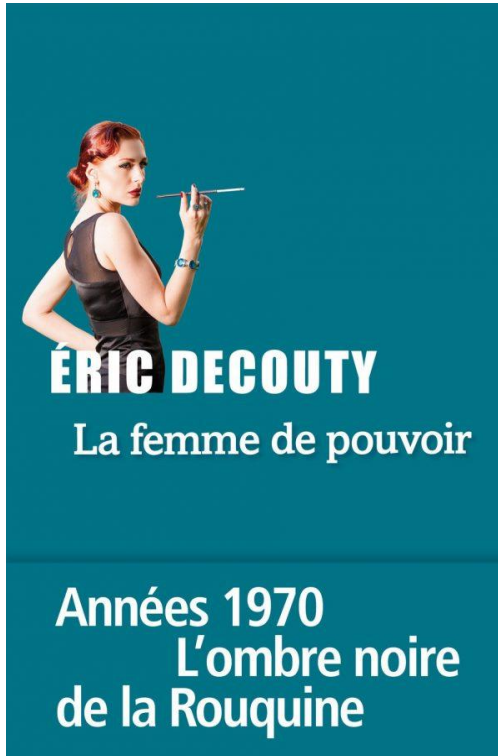
Eric Decouty : " Le roman noir est un engagement"



Avec " La femme de pouvoir d'Eric Decouty nous plonge avec force dans les années 70. Un roman noir excellent où la fiction magnifie la réalité. Eric Decouty : futur grand nom du roman noir hexagonal ? Rencontre.

" *La femme de pouvoir* d'Eric Decouty est un roman délicieux. Une plongée dans le Paris de 1973 où le président Pompidou est malade et où la politique, la brigade mondaine, et les policiers sont dans une imbrication que l'on peine à imaginer aujourd'hui. Decouty promène ses mots et ses lecteurs avec eux dans cette époque de basculement de l'histoire. En journaliste d'investigation, il soigne les détails et les faits, mais en écrivain fasciné par James Ellroy et David Peace notamment, il trace des lignes d'interprétation des événements et nous fait découvrir le personnage de La Rouquine tellement fascinant que l'on a du mal à se dire qu'elle est réelle. Et pourtant si. Cela virevolte, cela emporte et surtout ce roman donne envie d'en lire d'autres de l'auteur. En attendant, nous sommes allés le rencontrer pour parler des rapports de la fiction et du réel, du roman noir, du journalisme et de la littérature comme un engagement.





L'un des personnages principaux du livre, s'appelle Simon. Il est un jeune trentenaire. Qui est-il ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de créer ce personnage, jeune, par rapport à tous les autres ?

Eric Decouty : Personnage héros et fil conducteur de l'histoire qui était en dehors du temps. J'aimais beaucoup cette idée. Il n'est pas de son époque et pas non plus de l'époque passée. C'est un personnage qui a une forme de candeur, de naïveté qui lui permet de faire des choses qui sont déconnectées du réel. Il est dans la brigade mondaine, mais n'a pas tous les repères, de même il est dans un monde politique dont il ne possède pas toutes les clés et il est habité par sa quête qui remonte dans le temps. Comme il est hors des réalités policières, politiques, ou sociales, il a une liberté gigantesque.

Même s'il ne s'en rend pas compte. Il navigue dans tous les univers sans avoir de présupposés. Donc cela le rend meilleur. Mark Twain aurait pu dire de lui « il ne savait pas que c'était impossible, donc il l'a fait ».

Kundera aime à dire que les personnages sont tous des égos expérimentaux des écrivains... Qu'en penses-tu et a fortiori alors que nous parlons de Simon ?

Eric Decouty : Cette phrase de Kundera me fait bizarrement penser à une phrase de Michel Jobert chez Bernard Pivot. J'avais douze ans, Jobert est invité chez Apostrophes et Pivot lui demande si son livre est autobiographique. Il répond : « évidemment puisque je l'ai écrit » !

Cette phrase m'a beaucoup marqué et celle de Kundera que tu me proposes me renvoie à celle-ci. Plus largement, je crois aussi que les personnages vivent indépendamment de leurs auteurs. Je n'avais par exemple pas prévu la bagarre à la sortie du *Canard enchaîné*. Elle est venue naturellement avec l'évolution des personnages.

Tu plonges littéralement le lecteur dans le tournant des années 70, avec moult détails. Comment as-tu travaillé sur cette

période pour la rendre si perceptible aux lecteurs ?

Eric Decouty : Ce qui m'a frappé au départ, c'est que ce moment de l'histoire n'a été que très peu investi par la littérature. J'avais donc envie de raconter cette époque-là. Je n'avais pas assez d'éléments personnels et donc en cherchant, en me documentant, j'ai eu la confirmation de mon intuition : cette période est une mine d'or romanesque.

Pourquoi ?



Eric Decouty : Parce que tout s'imbrique. La police, la politique, les affaires, la prostitution. Une période où il y a un basculement des moeurs après 1974 et où tout est encore en tension au moment de mon intrigue. La politique est habitée par la lutte obsessionnelle contre les communistes. Le pouvoir gaulliste est extrêmement corrompu, en relation avec le gangstérisme. A cette époque-là, cela passe normalement. Nous sommes dans un autre monde jusqu'en 1974. J'ai été surpris par ce que j'ai découvert. L'exemple de ce député qui est patron de la commission de contrôle du budget de la police nationale qui tombe parce qu'il est à la tête d'un réseau de prostitution qu'il codirige avec la PJ locale.

Les imbrications entre les différents univers sont extrêmement profondes et apparaissent comme quasi normales.

Ce qui caractérise aussi cette époque, la rendant profondément intéressante, c'est aussi le fait que tous les acteurs clés de l'histoire sont encore très liés aux années de la seconde guerre mondiale, aux faits de collaboration ou de résistance. Les années 70 sont le résultat de cette période. Aujourd'hui, nous sommes aussi le résultat des années 70. Plus rien n'y ressemble, et pourtant tout se ressemble. C'est aussi là-dedans que le romancier peut s'immiscer. Ce qui est également fascinant dans ce moment que je raconte dans le roman c'est de tenter de comprendre ce qui fait que ces années-là aient été occultées alors qu'elles constituent le moment où le pouvoir politique est le plus profondément corrompu.

" Le journalisme est un pis-aller du roman noir

Qu'est-ce qui te plaît dans la dynamique du roman noir ?

Eric Decouty : Sans mon éditrice Sandrine Palussière qui m'a poussé dans cette direction, je ne me serais jamais essayé au roman noir. Le roman noir, pour moi, relève du domaine du sacré. Tout ce que j'ai lu et tout ce que j'admire en littérature part des émotions initiales venues du roman noir. Je suis un incondicional d'Ellroy, de Denis Lehane, de Jim Thompson, de Frédéric Fajardie et de Thierry Jonquet. J'ai longtemps été journaliste d'investigation et de fait ce métier est une sorte de pis-aller au roman noir. Prenant du recul avec cette profession de journaliste, je me suis lancé dans le roman noir.

Le journalisme un pis-aller au roman noir, c'est-à-dire ?

Eric Decouty : Je traitais des affaires. Je touchais à un réel que le journaliste ne peut pas raconter totalement. Avec les années j'ai acquis une conviction, qui est presque une certitude, c'est que le réel dans toute sa noirceur ne peut être raconté que par la littérature. C'est une erreur de prétendre que le journalisme peut faire cela. Le roman noir permet de raconter le réel. Le roman noir est le réel en quelques sortes. Si j'avais dû faire un bouquin de journaliste sur les années 70, je n'aurais pu raconter qu'un dixième de ce qu'il y a dans le livre. Je me souviens toujours de ce jour où alors journaliste à Libération, nous avions convié James Ellroy à discuter avec la rédaction.

La discussion est animée et à un moment il se fâche et lance : « *Je ne suis pas écrivain, je suis historien* ». Dans un sens il a raison. Comme Don De Lillo dans « Libra » sur l'assassinat de Kennedy, Ellroy raconte le réel et l'histoire dans leur plus crue vérité grâce au romanesque. Ce qui m'intéresse c'est de faire entrer la fiction dans le réel et de tirer les fils de ce qui est ensuite du domaine de l'interprétation et du plausible. Le roman noir tel que je l'envisage est un discours, une vision, un engagement. Le tout grâce à la fiction.

Tu parles d'engagement, notamment chez Thierry Jonquet et son immense livre visionnaire « Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte » qui était visionnaire et contemporain au moment de sa publication... Tu fais le choix d'aller dans les années 70... Pourquoi ne t'es-tu pas plus ancré dans une réalité plus proche de nous ?

Eric Decouty : Cela viendra peut-être. J'ai fait le choix d'avoir du recul et de revisiter des époques. J'avais vraiment envie d'être dans cette époque charnière qui est absente. Elle permet de comprendre le Giscardisme, l'arrivée de la gauche au pouvoir etc... C'est une période de rupture, de bascule. Ce sont les moments les plus intéressants pour le romancier.



L'un des personnages centraux du livre est la Rouquine. Parle-nous d'elle. Qui est-elle ?

Eric Decouty : Deux femmes dominent le monde de la prostitution à l'époque. Un policier qui les a connues résume ainsi leur position respective : « Si madame Claude était la plus célèbre, la Rouquine était la plus puissante. » Trois dimensions m'intéressent chez elle, avérées : elle se trouve au coeur de nombreuses manipulations et affaires ; son pouvoir, autant sur la police que sur une partie du monde politique, semble sans limite.

Ensuite, elle détient et préserve un secret dont elle tire son pouvoir : elle a entretenu toute sa vie une aura de mystère qui participe de sa légende et l'a rendue intouchable, puisque, au-delà des années 1970 et jusqu'à la fin des années 1990, elle a poursuivi son règne de maquerelle et d'intrigante... Ce personnage noir méritait la lumière.

Elle synthétise à peu près tout. Les relations politique et banditisme, mais aussi tous les remugles de la résistance et de la collaboration. Elle est un élément de l'histoire car elle est le réceptacle de tout. Cela en fait un personnage du réel, mais un personnage de fiction d'une puissance folle. Avec le réel est encore plus fort que la fiction.

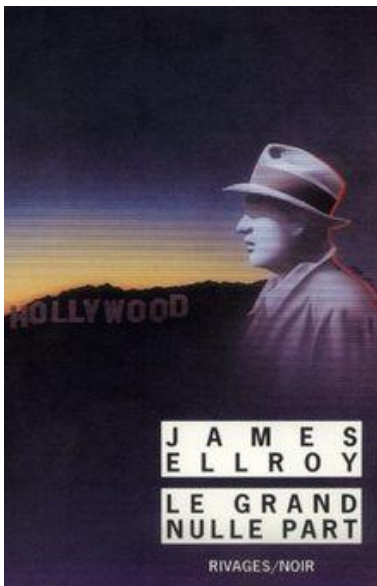
Qu'est-ce qu'une bonne fiction selon toi ?

Eric Decouty : En tant que lecteur j'ai besoin que l'on me raconte une histoire. Si l'on ne m'emène pas quelque part, je n'accroche pas. Aussi, par exemple, je pourrais relire le Comte de Monte-Cristo une énième fois en y trouvant encore du plaisir et en y découvrant toujours de nouvelles choses.

Tout le roman est irrigué de nombreuses descriptions de détails de l'époque... Pourquoi ce choix ?

Eric Decouty : Je souhaitais vraiment transporter le lecteur dans ce monde-là. Lui donner à voir. Comme s'il pouvait

pénétrer dans un monde enfoui. Je me suis beaucoup documenté sur les lieux, les vêtements, etc. Je me suis même procuré un catalogue la Redoute de 1973 pour me rendre compte de ce qui était en vogue à l'époque. Le détail est aussi l'un des outils de la crédibilité de la fiction. David Peace dans son « Rouge ou mort » sur l'entraîneur de Liverpool fait un roman politique vertigineux autour du football et de ses imbrications dans le monde.



Tu parles d'Ellroy. Quel est son roman que tu préfères ?

Eric Decouty : Celui qui m'impressionne le plus est le deuxième opus de son quatuor de Los Angeles, le « Grand Nulle Part » avec ses trois personnages enquêteurs, ou magistrats qui se perdent dans une enquête politique. Tout est fantastique dans la façon dont les trois protagonistes se perdent et se retrouvent dans une forme de tension permanente dans la quête de la vérité.

Quelles autres périodes de l'histoire pourraient t'intéresser ?

Eric Decouty : Toutes les années 70 n'ont toujours pas été assez explorées. Les périodes charnières sont celles où il y a des imbrications. Où les choses se mélangent. Certaines périodes récentes peuvent être très intéressantes. Notamment quand l'histoire bascule.

" La femme de pouvoir, Eric Decouty, éditions Liana Levi

Photos David Medioni

CÔTÉ FRANC-TIREUR

ÉRIC DECOUTY

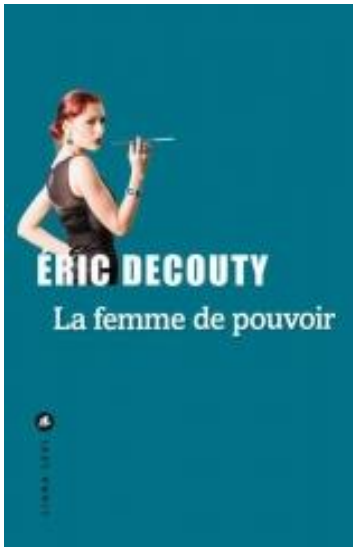
La Femme de pouvoir

● Éric Decouty est un homme plein de mystères. D'abord parce qu'il nous avait caché pendant plusieurs mois la sortie de ce magnifique roman, ensuite parce que l'ouvrage lui-même porte en écho un personnage insondable, énigmatique et magnétique : la Rouquine, figure puissante du milieu clandestin de la prostitution des années 1970. Alors, c'est l'histoire d'un meurtre dans cette période colorée, tout en cols roulés et pantalons pattes d'éph, mais si peu abordée par la littérature. C'est l'histoire donc d'une enquête menée par Simon, de la PJ, mais sur le meurtre de sa mère. Les coulisses sulfureuses d'une époque sous la plume lumineuse de l'auteur. ■ **R.K.**

Éd. *Liana Levi*, 448 p., 22 €.



La femme de pouvoir, d'Eric Découty : Un polar-Collectif



Une chronique de Cassiopée

On est en 1973, à Paris. Simon Kaspar travaille depuis un an à la Brigade mondaine. Il est arrivé à ses fins puisqu'il voulait absolument intégrer la police judiciaire, pas vraiment par passion pour ce métier mais surtout parce qu'il y a vingt ans, sa mère, qui menait une vie dissolue, a été assassinée. Le meurtre non résolu, l'empoisonne et lui trotte dans la tête en permanence bien que sa grand-mère lui conseille de laisser tomber. Lui, il ne peut pas, il veut savoir, comprendre. Au boulot, il passe pour un jeune un peu trop consciencieux, un tantinet naïf, ne cernant pas forcément les « codes » du groupe. Alors, lorsque son chef lui donne comme responsabilité de supprimer tous les condés (autorisations qui couvrent les activités des proxénètes en échange d'informations surtout sur les personnalités connues), il voit là l'occasion de pénétrer, deux décennies après, le milieu où sa mère a évolué. D'autant plus qu'un nouveau meurtre d'une prostituée vient d'avoir lieu. Y-a-t-il un lien avec celui de sa Maman ?

C'est sur un fond historique très bien documenté qu'Eric Découty situe son récit. On rentre dans les arcanes du pouvoir, on cerne les manipulations d'envergure, on pénètre dans les secrets d'alcôve et on comprend très vite qu'en matière de politique et de police, tout n'est pas dit (comme maintenant d'ailleurs). Au début de l'ouvrage, il faut un petit moment pour bien repérer les nombreux protagonistes, leur mission et le rôle du groupe auquel ils appartiennent. Il y a d'ailleurs beaucoup d'informations en bas de page qu'il faut assimiler, dont certaines où l'auteur nous interpelle « Retenez bien ceci, on en reparlera plus tard par exemple ». Une fois le décor planté, on est dans l'ambiance et on réalise vite qu'entre les paroles et les actes, un gouffre existe. Pourquoi ? Parce que chacun doit faire avec ce qu'il sait (ou suppose) et qu'il doit taire (ou dire sans vraiment en avoir l'air) et ce qui est « officiel ». A l'Élysée, tout n'est pas très net, certains gênent et il serait bon de les réduire au silence, si possible en les évinçant discrètement.

Simon commence ses investigations et sa mission, sans savoir où il met les pieds. Il rencontre sur sa route, plusieurs fois « La rouquine », une femme qui oeuvre dans l'ombre, une mère maquerelle qui se permet de venir au « 36 », et qui donne des informations aux hommes de la PJ. Jusqu'où va son pouvoir ? Quels secrets détient-elle ? De qui est-elle proche ? Pourquoi tant de mystère autour d'elle ? Comment créer un lien avec elle afin de l'interroger ? Kaspar est jeune, maladroit, comment



va-t-il agir face à celle qu'on compare à une espèce de Vidocq en jupons ? Comment se fait-il qu'elle semble connaître Claude Pompidou, l'épouse du président de l'époque ? N'a-t-on pas suggéré son nom pour des faits remontant à 1943 ?

En suivant Simon, le lecteur est au coeur de la vie parisienne, des rencontres qu'il fait, fortuitement ou pas, pour avancer dans son travail mais également pour élucider son passé en pensant à sa mère. Il ne sait pas ce qu'il va remuer, il se met en danger, il ne mesure pas les risques qu'il prend. C'est un peu « un électron libre » mais il est attachant dans ses maladresses. L'atmosphère est très bien retranscrite, que ce soit dans les bureaux des différentes organisations, en politique ou dans les hôtels de passe. On pourrait faire un film très complet de tout ça.

Cette lecture, ancrée dans un riche terrain historique est une belle découverte. L'auteur a une écriture agréable, précise et un style bien vivant. Un glossaire pour le vocabulaire typique et une présentation des personnages sont listés dans les dernières pages. Une excellente idée pour bien rester dans l'histoire et ne pas se perdre.

Éditions: Liana Levi (3 Mars 2022)

ISBN: 979-1034905362

448 pages

Quatrième de couverture

Paris, 1973. La Rouquine a étendu son empire dans tout Paris, de son bordel de luxe jusqu'aux hautes sphères de l'État. Un jeune flic de la Brigade mondaine, en cherchant à enquêter sur des assassinats de prostituées non résolus, va se heurter à cette figure de l'ombre. Rien n'a préparé Simon Kaspar, entré au prestigieux 36 avec une seule idée en tête élucider par lui-même le meurtre de sa mère, à affronter les réalités les plus troubles en ces derniers mois de la présidence de Pompidou.